Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: - (2002)

Heft: 1

Artikel: Proximité existentielle et littéraire

Autor: Ricci Lempen, Silvia

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-873062

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

PROXIMITÉ EXISTENTIELLE ET LITTÉRAIRE

Quand les organisatrices du colloque m'ont demandé de participer à cette table ronde, j'ai accepté sans hésiter et avec enthousiasme, parce que j'éprouve à l'égard d'Alice Rivaz un sentiment de proximité très fort, proximité littéraire mais aussi proximité existentielle. De la proximité existentielle, je vais dire seulement deux mots : il y a cette lutte qu'elle a menée jusqu'à presque la soixantaine pour arracher le temps de l'écriture au temps de la vie, c'est-à-dire au temps consacré au travail rémunéré mais aussi au temps donné aux êtres chers (en l'occurrence, à sa mère); il y a cette tension constante entre le besoin d'autonomie et de solitude et le besoin d'être aimée ; il y a ce balancement perpétuel entre la déprime et l'exaltation ; et aussi cette quête spirituelle qui ne peut pas se satisfaire des réponses toutes faites de la religion — autant d'aspects de sa personnalité dans lesquels je me reconnais, et qui font que je la ressens un peu comme une grande sœur.

Mais je vais me concentrer sur la proximité littéraire, non sans esquisser une brève remarque sur ce que signifie lire quand on écrit soi-même. D'après mon expérience personnelle, il y a les livres qui régénèrent l'écriture parce qu'ils nous propulsent dans un univers radicalement étranger, et il y a les livres qui la nourrissent parce qu'ils éclairent le chemin qu'on veut parcourir en écrivant. Pour moi, les livres d'Alice Rivaz appartiennent à la deuxième catégorie : par-delà la jouissance de la lecture en tant que telle, ils me passionnent par les solutions qu'ils apportent à des problèmes d'écriture que je me pose moi-même.

Ce qui me touche en tant que personne engagée dans l'écriture, c'est que l'esthétique romanesque d'Alice Rivaz est l'aboutissement d'un projet qui, reformulé en fonction des cinquante ans exacts qui nous séparent (je suis née en 1951 !), est aussi un peu

mon projet littéraire : chercher le moyen de restituer par l'écriture la complexité et aussi la profonde unité de la vie intérieure, où se mélangent constamment non seulement le présent, le futur et le passé, la sensibilité et la réflexion, les pensées triviales et les questionnements philosophiques, mais également les différentes identités qui se superposent et s'interpénètrent dans le « moi » unique de chacune et chacun de nous, qui sommes toujours, en même temps et indissociablement, des travailleurs et des amants, des êtres sensibles à l'art et à la transcendance et des acheteurs de poireaux, des citoyens intéressés à la vie publique et les enfants de nos parents, ou les parents de nos enfants etc.

Par exemple, dans *Le Creux de la vague*, Hélène Blum est à la fois une intellectuelle préoccupée par son travail, une amoureuse éconduite qui souffre, une Juive mal à l'aise avec sa judéité, et bien d'autres choses encore, et tout cela apparaît dans la même coulée d'écriture, comme cela se produit réellement dans la même portion du flux de la conscience. Et la narratrice de *Jette ton pain* parcourt en une nuit d'insomnie tout le spectre de ses différentes manières d'être au monde.

Au tout début de *Traces de vie*, dans un carnet de 1939, Alice Rivaz écrit une chose qui m'impressionne beaucoup : « Ce qu'on écrit existait ou plutôt préexistait quelque part, il n'y avait qu'à le chercher comme on le fait d'un objet. » Je ne sais pas si je gauchis l'interprétation de cette phrase en fonction de mon propre point de vue, mais j'y trouve la confirmation de quelque chose dont je suis profondément convaincue, à savoir qu'il n'existe rigoureusement qu'une manière de dire quelque chose ; si on le dit autrement, c'est autre chose qu'on dit. Pour moi, c'est la clé de toute recherche esthétique : il n'y a pas une forme et un fond dissociables l'un de l'autre, il y a une seule expression juste pour quelque chose qui sans cela resterait non dicible.

Ce qui m'intéresse et me fascine donc dans les romans d'Alice Rivaz, c'est de voir comment elle réalise cette adéquation intime entre le continuum à la fois horizontal et vertical de la conscience et la technique d'écriture, qui justement utilise les procédés de l'horizontalité (association d'idées, glissement progressif d'une pensée à une autre pensée proche) et de la verticalité (plongée brusque vers un autre plan de conscience). Je parle plus spécifiquement des romans parce que c'est là que le projet littéraire d'Alice Rivaz, dans lequel, comme je l'ai dit, je me reconnais aussi, au moins partiellement, est le plus difficile à mener à bien,

du fait que l'exigence de raconter une histoire, de rendre compréhensible l'enchaînement des événements, est absolument contraire à l'exigence de restituer les mouvements chaotiques de la conscience. Par exemple, l'extraordinaire oscillation entre rêve, imagination et réalité qu'Alice Rivaz met en œuvre dans la nouvelle « L'oubli » (*De mémoire et d'oubli*) ne peut pas être tenue sur la longueur d'un texte narratif. D'où le problème des ruptures de style qui l'a, je crois, beaucoup préoccupée. Elle l'a partiellement résolu en écrivant des romans où l'histoire a relativement peu d'importance, tandis que j'avoue que pour ma part je me pose comme un défi personnel d'essayer de produire, avec les moyens littéraires qui sont les miens et ceux de mon époque, le même type de « coulée de lave » (je crois avoir lu cette expression chez Alice Rivaz) tout en racontant vraiment une histoire avec du suspense, des rebondissements, etc. C'est évidemment toute la question de savoir quelles sont les limites de l'utilisation du langage poétique dans le roman, des limites que l'exemple d'Alice Rivaz m'encourage à mon tour à essayer d'explorer.

Silvia RICCI LEMPEN